

rant de la critique négative¹. D'après lui, le Pentateuque, dans sa forme actuelle, n'a été achevé qu'après la captivité; le Code sacerdotal est la dernière transformation d'une législation remontant jusqu'à Moïse; le Deutéronome est postérieur à Salomon, antérieur à Isaïe. A l'heure présente, M. Keil est le seul exégète protestant de renom qui ait osé soutenir jusqu'à sa mort, en 1882, l'origine mosaïque des cinq premiers livres de la Bible; aussi a-t-il été mis dédaigneusement au ban de la science, car, pour les rationalistes, il n'y a pas d'autre science que leurs systèmes.

De l'Écriture, pour le protestant, il ne reste donc presque rien. Le livre sacré n'est plus qu'un document littéraire, moins qu'une histoire, une sorte de poème ou de roman. Si Luther sortait maintenant de sa tombe, reconnaîtrait-il ses enfants? Il a substitué à l'interprétation de l'Écriture par l'Église l'examen privé. Ses disciples ont bien profité de ses leçons. La véritable critique est devenue, entre leurs mains, une fausse critique purement subjective, le règne de l'imagination. Ils chantent encore le vers du moine de Wittemberg :

Das Wort sie sollen lassen stan,
Il faut conserver la Parole de Dieu,

mais ce chant est leur condamnation, car de la Parole de Dieu, ils n'ont rien gardé; M. Wellhausen et ses émules l'ont transformée en une parole humaine.

¹ *Pentateuch-kritische Studien*, dans la *Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft und kirchliches Leben*, herausgegeben von Chr. C. Luthardt, 1880.

CHAPITRE IX.

DE L'INFLUENCE DU RATIONALISME ALLEMAND HORS DE L'ALLEMAGNE.

Le mal qu'a fait le rationalisme allemand n'est pas resté circonscrit dans le pays qui l'a vu naître. Semblable à ces tempêtes qui ne se bornent pas à dévaster les lieux où elles se sont formées, mais étendent au loin leurs ravages, il s'est répandu sur toute l'Europe et jusque dans le Nouveau Monde, et il a fait partout des victimes. Nous devons indiquer brièvement l'influence néfaste qu'il a exercée en France et en Angleterre, où il s'est montré surtout malfaisant. Nous ne parlons ici ni de la Hollande¹, ni de la Suisse, qui, dans le domaine de la théologie, ne sont que comme des prolongements de l'Allemagne. Quant aux États-Unis, leur vie intellectuelle ne diffère guère de celle de la Grande-Bretagne².

La critique négative a été importée en France par des

¹ En Hollande, M. Kuenen, professeur de l'Université de Leyde, soutient des théories semblables à celles de M. Wellhausen, *Histoire critique des livres de l'A. T.*, trad. A. Pierson, 2 in-8°, Paris, 1866-1868.

² Ce qui est propre aux États-Unis est étudié dans Goblet d'Al-

traductions et plus encore par des emprunts directs aux sources allemandes. Les œuvres de Littré, Munk, Michel Nicolas, M. Renan, en ont été les principaux véhicules. Émile Littré (1801-1881) commença dès 1839 à propager parmi nous les idées de Strauss par sa traduction de la *Vie de Jésus*. Quelque fastidieuse que soit pour des lecteurs français la discussion philologique et critique de l'exégète mythologue, la traduction de son ouvrage n'en a pas moins eu trois éditions: Littré, dans ses deux premières éditions, s'était exclusivement borné au rôle de traducteur. Dans la troisième, il a ajouté un *Avant-propos* où il porte son jugement sur l'œuvre qu'il présente au public. Il répudie l'hégélianisme de Strauss pour mettre à la place le positivisme, mais il est tout à fait d'accord avec lui pour nier le surnaturel :

En cherchant la différence la plus remarquable entre l'antiquité et le temps moderne, on n'en trouvera pas de plus marquée, ni qui soit plus effective que celle qui touche la croyance au miracle. L'intelligence antique y croit; l'intelligence moderne n'y croit pas... Une expérience que rien n'est jamais venu contredire lui a enseigné que tout ce qui se racontait de miraculeux avait constamment son origine dans l'imagination qui se frappe, dans la crédulité complaisante, dans l'ignorance des lois naturelles. Quelque recherche qu'on

viella, *L'évolution religieuse contemporaine*, Paris, 1884, p. 185-375. Cf. A. Brann, *Free Thought in New England*, dans l'*American Catholic Quarterly Review*, janvier 1885, t. x, p. 95-115. — Pour l'Italie, voir Cl. Poggi, *Il pensiero filosofico ne' suoi rapporti colla civiltà e moralità italiana nell' epoca moderna*, in-12, Florence, 1884, p. 307-324.

ait faite, jamais un miracle ne s'est produit là où il pouvait être observé et constaté. Jamais, dans les amphithéâtres d'anatomie, et sous les yeux des médecins, un mort ne s'est relevé¹.

La négation du surnaturel, telle est donc l'idée principale que l'incrédulité française veut s'efforcer de faire prévaloir, à la suite de l'incrédulité allemande. Tous nos rationalistes ne font que répéter sous d'autres formes et en d'autres termes ce que nous venons de lire dans M. Littré. Six ans après la publication de la traduction de la *Vie de Jésus*, en 1845, un Israélite allemand, établi en France, Salomon Munk (1805-1867), publiait dans la collection de l'*Univers pittoresque*, un volume sur la *Palestine, description géographique, historique et archéologique*, tout imprégné d'un rationalisme mitigé, mais d'autant plus dangereux. Les miracles de l'histoire sainte s'évanouissent en quelque sorte dans son récit ou bien sont expliqués d'une manière naturelle, à la façon d'Eichhorn et de Paulus.

Avant Munk, un autre Israélite, Joseph Salvador (1796-1873) avait dès 1822 présenté la religion juive sous une couleur rationaliste, dans son *Essai sur la loi de Moïse*, devenu, en 1828, l'*Histoire des institutions de Moïse et du peuple de Dieu*. Dix ans plus tard, il abordait au même point de vue le problème des origines du Christianisme dans *Jésus-Christ et sa doctrine* (1838), mais sans réussir à frapper l'attention publique.

¹ *Vie de Jésus, Avant-propos du traducteur*, 1864, t. I, p. II, v.

Salvador s'était peu ou point inspiré de la critique allemande¹. M. Michel Nicolas, né à Nîmes, en 1810², en est au contraire tout rempli. Après avoir fait ses études théologiques à Genève, il alla les compléter en Allemagne, passa quelque temps à Berlin, visita ensuite les principales universités d'outre-Rhin et revint enfin enseigner en France les systèmes germaniques aux élèves de la Faculté protestante de Montauban. Il s'était donné la mission d'acclimater parmi nous les résultats du rationalisme; il s'efforça cependant d'en éviter les exagérations les plus grossières, et embrassa généralement les opinions moyennes. Il s'est occupé tout à la fois de l'Ancien et du Nouveau Testament. Au sujet de Moïse, il nous dit :

¹ L'ouvrage de Salvador parut après la *Vie de Jésus* de Strauss. Le Juif français a des points communs avec l'incrédule allemand, il explique avec ce dernier la formation de ce qu'il appelle la légende évangélique par une sorte de calque des prophéties de l'Ancien Testament; s'il n'entre pas en plein dans les eaux du mythisme, il en côtoie du moins les bords. Mais il diffère aussi de Strauss, comme il le dit lui-même, à d'autres points de vue. « La nature de ses investigations et la longue série de ses dissertations philologiques et critiques, remarque-t-il, en parlant de l'auteur de la *Vie de Jésus*, aboutissent à détruire pleinement l'authenticité du corps des Évangiles, à le démembrer. Pour arriver à son but, il s'autorise d'une grande partie des motifs qui m'ont prescrit de regarder cette authenticité comme plus conforme à la vérité et à l'utilité de l'histoire... [Il] s'est trop avancé; il n'était pas en droit d'y voir seulement [dans les Évangiles] le fruit accidentel des traditions populaires, des exagérations fabuleuses, de simples allégories [mythes] qui, à des époques assez éloignées des Apôtres, auraient été ajoutées arbitrairement sur le fond historique de la vie de Jésus, considéré comme un Sage. » *Jésus-Christ et sa doctrine*, 2^e édit., préface de l'édition de 1838, t. I, p. 17-18.

² M. Michel Nicolas est mort en 1886.

Le Pentateuque est un recueil de pièces de provenances diverses qui, après avoir passé par différentes phases d'agrégation, n'ont reçu que fort tard la forme sous laquelle nous le possédons, mais dont plusieurs, dans l'Exode, le Lévitique et les Nombres, remontent à une époque antérieure à l'établissement des Hébreux dans la terre de Chanaan, et nous permettent de reconstruire dans leurs traits essentiels les conceptions mosaïques¹.

Pour se rendre compte des sources du Pentateuque, il faut s'en tenir rigoureusement à la distinction des noms divins. Ce livre se compose de deux sources différentes, mêlées plus tard par un compilateur, celle de l'Élohiste, qui représente une conception religieuse plus ancienne, plus simple et plus populaire, et celle du Jéhoviste, qui nous offre la religion judaïque modifiée et épurée par les prophètes. Le Deutéronome est une œuvre plus récente, datant du règne de Josias. On voit que M. Michel Nicolas adopte sur ce point l'opinion rationaliste mitigée. Quant au Nouveau Testament, il ne voit dans les Évangiles que des œuvres purement humaines, remplies de contradictions, et qui pis est, remaniées, altérées, falsifiées, dans un intérêt de parti. L'Évangile qui porte le nom de saint Jean reproduit la tradition de cet Apôtre, mais n'est pas de lui². Il y eut

¹ *Études critiques sur la Bible, Ancien Testament*, 1862, p. II. Cet ouvrage a eu une seconde édition en 1869.

² *Études critiques sur la Bible, Nouveau Testament*, 1864, Préface, p. VIII-X; 43, cf. 125; 221.

entre Pierre et Jacques d'une part et Paul de l'autre une réelle diversité de vues.

L'enseignement de Jésus fut compris de deux manières différentes par les premiers prédicateurs du Christianisme, qui se divisèrent en deux partis bien tranchés, les uns ne prenant la doctrine nouvelle que pour une simple réforme du judaïsme et restant à demi juifs, et les autres l'entendant dans un sens plus élevé, la séparant de la loi de Moïse et des traditions de la synagogue, et la donnant, avec raison, pour une religion universelle, qui débordait le cadre de l'ancienne alliance, et appelait à elle les hommes de toutes les races et de toutes les langues.

On reconnaît là les idées de l'École de Tubingue. Elles sont atténuées par la restriction suivante :

Le Christianisme universaliste avec la métaphysique religieuse qui l'accompagne, aussi bien dans les Épîtres de Paul que dans le quatrième Évangile, n'est pas autre chose que l'enseignement de Jésus vu à travers la culture alexandrine, et le Christianisme judaïsant, peu abstrait, quelque peu formaliste et d'un esprit essentiellement pratique, en est ce qu'on pourrait appeler une traduction palestinienne¹.

Le Christianisme n'est donc qu'une œuvre humaine, le développement naturel de la religion mosaïque :

C'est un principe généralement admis aujourd'hui qu'il ne s'est produit aucun événement important dans le monde

¹ *Ibid.*, p. XII, XVIII.

sans avoir été longuement préparé par une succession de faits plus ou moins analogues et tendant tous à lui comme à leur dernière conséquence et à leur forme la plus complète... Le principe de l'évolution historique ne trouve nulle part de confirmation plus manifeste que dans l'ensemble des documents sacrés sur lesquels se fonde la religion chrétienne. De Moïse à Jésus-Christ se montre, avec une évidence éclatante, une marche toujours croissante de l'idée religieuse. Le prophétisme est le mosaïsme spiritualisé, si l'on peut ainsi dire, et le Christianisme, à son tour, est le prophétisme poussé au suprême degré du spiritualisme... La théologie juive [des deux siècles qui ont précédé Jésus-Christ] a servi d'intermédiaire entre le prophétisme et le Christianisme¹.

Cette idée de l'origine humaine et naturelle du Christianisme a été surtout soutenue en France par M. Renan, le principal représentant parmi nous du rationalisme. M. Ernest Renan, né à Tréguier, en Bretagne (Côtes-du-Nord), le 27 février 1823, a puisé dans les ouvrages des incrédules allemands, Gesenius, Ewald, Strauss, etc., ses idées contre la révélation. Ses premières attaques ouvertes contre les Livres Saints datent des années 1848-1850². Depuis lors, et surtout à partir de 1863, où

¹ *Des doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne*, 1860, Préface, p. II-III, v. Cet ouvrage a eu une seconde édition en 1866.

² Le premier travail publié directement par M. Renan contre nos Livres Saints est intitulé : *Les Historiens critiques de Jésus* et a paru dans *La liberté de penser*, sous les initiales E. R.^o, en deux articles, mars et avril 1849, t. III, p. 365-384 et 437-470. M. Renan avait déjà écrit, en signant son nom tout au long, dans les numéros précédents de cette Revue, dont la publication avait commencé en décembre 1847 et se continua jusqu'en novembre 1851, sous la direc-

parut sa *Vie de Jésus*, il n'a cessé d'écrire contre les Écritures et contre le Christianisme¹. Ce qui caractérise sa critique, c'est le scepticisme. Il n'a point d'autre principe philosophique que le doute universel. L'histoire n'est pour lui qu'une « science conjecturale, » et Dieu sait s'il lâche les rênes à son imagination pour faire des courses folles dans le champ des conjectures. Tout lui est bon, pourvu qu'il puisse fuir le surnaturel qu'il abhorre. C'est le seul point sur lequel il ne capitule en aucune occasion. Son *Credo* se résume en ce seul article : Il n'y a pas de miracle. « La négation du surnaturel, dit-il dans son *Marc-Aurèle*, est devenue un dogme absolu pour tout esprit cultivé. » Hors de ce dogme, peu lui importe tout le reste. Il adorera et brûlera tour à tour les mêmes idoles; ici il louera la vertu, là il déclarera qu'elle n'est qu'un nom; un jour il prendra le masque de Prospero et un autre jour il parlera comme Caliban; il se prosternera à Athènes devant Pallas-Athéné, et il saluera en Palestine celui qui a vaincu et abattu le paganisme; en un mot, son carillon sonnera pour toutes les fêtes, pour tous les deuils, pour toutes les opinions, il dira blanc ou noir,

tion de M. Jules Simon, — *Les Historiens critiques de Jésus* sont presque exclusivement une étude des rationalistes et des mythologues allemands. Strauss surtout y occupe une large place. Il est appelé un « grand critique, » p. 376, et sa *Vie de Jésus* est qualifiée d'« admirable livre, » p. 375.

¹ Son principal ouvrage, *l'Histoire des origines du Christianisme* comprend six volumes, parus de 1863 à 1881 : *Vie de Jésus* (1863); *Les Apôtres* (1866); *Saint Paul et sa mission* (1869); *L'Antéchrist* (1871); *L'Église chrétienne* (1879); *Marc-Aurèle* (1881).

vrai ou faux, selon que le vent tournera la girouette à droite ou à gauche; mais il n'avouera jamais qu'il existe quelque chose au-dessus de lui et de sa raison. En conséquence, il s'arroge, au nom de la critique, le droit de n'avoir aucun égard pour ce que tous les siècles ont respecté. Il dit au début même du premier article qu'il a publié sur les questions bibliques :

La critique ne connaît pas le respect : elle juge les dieux et les hommes. Pour elle, il n'y a ni prestige, ni mystère; elle rompt tous les charmes, elle dérange tous les voiles... Cette irrévérencieuse puissance, portant sur toute chose un œil ferme et scrutateur, est par son essence même coupable de lèse-majesté divine et humaine¹.

Personne n'ignore combien M. Renan a étrangement abusé de la permission qu'il s'est ainsi octroyée. Ni le Christ ni la Vierge Marie n'ont trouvé grâce sous la plume de celui qui avait pourtant chanté autrefois « la Vierge fidèle, la Sainte Mère de Dieu. » En 1863, la publication de sa *Vie de Jésus* ne fit pas en France moins de scandale que n'en avait fait en Allemagne l'ouvrage analogue de Strauss. Son livre n'a guère cependant d'autre valeur qu'une valeur artistique. C'est le chant séducteur et mortel de la sirène qui attire sa proie pour l'étouffer, mais, en dernière analyse, ce soi-disant historien n'est qu'un élégant romancier. Il s'est condamné lui-même à l'avance, quand il a écrit :

¹ *Les Historiens critiques de Jésus* (*Liberté de penser*, 1849, p. 365).

Certes, il faut désespérer d'arriver jamais à la parfaite compréhension de ces merveilles. On doit, dans la solution des problèmes de cet ordre, repousser également et l'hypothèse surnaturelle et les hypothèses naturelles trop simples, — celles du XVIII^e siècle, par exemple, — où tout est réduit aux proportions d'un fait ordinaire, comme imposture, crédulité, etc. On me proposerait une analyse définitive de Jésus, au delà de laquelle il n'y aurait plus rien à désirer, qu'il me semble que je la récuserais; je craindrais de ne plus tant l'admirer. L'essentiel n'est pas tant de l'expliquer que de se bien convaincre qu'il est explicable¹.

Il n'en a pas moins tenté d'expliquer l'inexplicable et pour peindre la figure du Sauveur des hommes, il est allé demander des couleurs à Paulus et à son explication naturelle des miracles, à Strauss et à ses mythes, à tous les ennemis de la foi et de la révélation. Il nous a exposé lui-même son procédé :

Ce n'est pas par un moyen unique que l'on pourra expliquer les faits complexes de l'esprit humain. Le procédé n'a pas été unique, l'explication ne doit pas l'être. Toutes les histoires primitives présentent l'historique et l'idéal mêlés dans des proportions diverses... Le merveilleux des époques et des pays qui ne sont pas tout à fait mythiques... est moins souvent une pure création de l'esprit humain, qu'une manière fantastique de se représenter des faits réels. Dans la réflexion, nous voyons les choses au grand jour de la raison; dans l'ignorance crédule, on les voit au clair de lune, si j'ose le dire, déformées par une lumière trompeuse et

¹ *La Liberté de penser*, avril 1849, p. 454.

incertaine. La crédulité timide métamorphose à ce demi-jour les objets naturels en fantômes; mais il n'appartient qu'à l'hallucination de créer des monstres de toute pièce et sans aucune cause extérieure. Eh bien, nous croyons que les mythes ont été formés bien plus par le premier procédé, par la perception indécise, par le vague de la tradition, par les ouï-dire grossissants, par l'éloignement entre le fait et le récit, par le désir de glorifier le héros, etc., que par création pure comme cela a eu lieu pour l'édifice presque entier de la mythologie indienne; ou pour mieux dire, nous croyons que tous les procédés ont été employés dans des proportions indiscernables pour former ces multiples et merveilleuses broderies, et que toutes les catégories scientifiques ont tort devant ces œuvres hardies, variées, à la formation desquelles a présidé la plus insaisissable fantaisie¹.

Les exégètes rationalistes d'Allemagne, qui font l'histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament à leur guise, s'imaginent que les auteurs sacrés leur ressemblent et ils les jugent à leur propre mesure; M. Renan fait de même; il joue avec les faits et il voudrait bien qu'on crût que les Évangélistes n'ont pas agi d'une autre manière. Les Évangiles étant le fruit de la plus insaisissable fantaisie, il en résulte que nous ne pouvons plus démêler le fil léger et ténu qui a supporté d'abord cette merveilleuse broderie.

Le Jésus historique nous échappe; ce qu'on nous dit de sa naissance, de ses miracles, de sa résurrection, de son

La Liberté de penser, mars 1849, p. 380-381.

ascension dépasse et contredit notre faculté de connaître. Il faut évidemment avouer qu'il y a eu sur la vie de Jésus un remaniement légendaire, une idéalisation, un travail analogue à celui de tous les poèmes, où un héros réel devient un type idéal... Jusqu'à quel point la doctrine et le caractère moral que l'Évangile attribue au Christ, furent-ils historiquement la doctrine et le caractère moral de Jésus? Il est impossible de le décider¹.

Mais s'il est impossible de décider ce qu'il y a de réel et ce qu'il y a d'idéal dans la vie de Jésus, si « le Jésus historique nous échappe, » comment M. Renan a-t-il donc pu écrire la *Vie de Jésus*? Où a-t-il pris ses documents, puisqu'ils n'existent pas? Le poète s'est trahi lui-même; son œuvre n'est qu'une fiction, elle n'appartient pas plus à l'exégèse et à l'histoire, que la *Messiede* de Klopstock ou le *Paradis perdu* de Milton. Son paysan de Galilée, naïf, idyllique, encadré dans de beaux et magnifiques paysages, le plus doux et le plus charmant des hommes, si l'on veut, mais un peu fade et dépouillé de son nimbe divin, a été emprunté à l'Allemagne incrédule par un poète; il a su le dégager des scories philologiques et critiques qui l'enveloppaient; il n'a réussi néanmoins à en faire qu'un fantôme sans consistance et sans réalité, qui s'évanouira comme tous les fantômes. Un homme peu suspect l'a écrit :

M. Renan s'est contenté d'écrire un roman syrien, une fable gracieuse à laquelle il ne manque que la morale, parce

¹ *La Liberté de penser*, avril 1849, p. 468.

qu'il ne connaît rien de semblable... Tout compté, la *Vie de Jésus* de M. Renan, avec toute la magie de son style et le coloris nuancé de son pinceau, me semble une des tentatives les plus manquées que je connaisse de reproduire ce grand passé. C'est par excellence l'Évangile apocryphe du XIX^e siècle, plus distant en réalité de la vérité historique que l'Évangile de Thomas ou que les *Acta Pilati*¹.

Le bruit qui se fit autour de la *Vie de Jésus* de M. Renan, le scandale de ses blasphèmes, le charme malfadif de son style, la séduction qu'exerce le scepticisme sur certains esprits, la complicité que trouvent dans les

¹ E. de Pressensé, *Jésus-Christ*, 7^e édit., 1884, p. 12. — Depuis la publication de notre première édition de ce volume, M. Renan s'est occupé de l'Ancien Testament, et en particulier du Pentateuque. D'après lui, « il semble... qu'aucune partie essentielle de la Thora n'est postérieure à l'an 500. » *Les origines de la Bible*, dans la *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1886, p. 816. — « Selon d'autres, Esdras serait l'auteur des parties sacerdotales qui, dans le Pentateuque actuel, enveloppent et complètent les anciennes parties jéhovistes. Rien de moins vraisemblable que d'attribuer à un scribe sans talent, d'un esprit plat et mesquin, une œuvre aussi considérable. Ce qui est possible, probable même, c'est qu'Esdras ait eu la main dans la rédaction des dernières additions rituelles et lévitiqnes. » *Ibid.*, p. 817. — « Laisant de côté la personnalité d'Esdras, sur laquelle nous n'avons que des données insuffisantes, il paraît très plausible de placer l'arrangement définitif de l'Hexateuque, tel que nous l'avons, vers l'an 450. » *Ibid.*, p. 818. — Du reste, p. 819, M. Renan ne peut s'empêcher de parler des « doutes de la science » qui ne sont pas levés, des « problèmes les plus importants de la critique » qui ne sont pas résolus. On voit que M. Renan emprunte toujours aux Allemands, même quand il paraît les combattre. — Nous aurons l'occasion de revenir dans les volumes suivants sur quelques-unes des idées émises par M. Renan dans son *Histoire du peuple d'Israël*.

âmes incrédules les attaques contre la religion, toutes ces causes contribuèrent à grandir le succès d'un livre dont l'apparition avait été habilement préparée et en même temps à lui susciter beaucoup d'imitateurs. Les vies de Jésus se multiplièrent en France¹ et à l'étranger, et M. Renan alla répandre le poison de l'Allemagne dans les pays où il n'avait pas été encore importé.

C'est surtout en Angleterre que l'influence de M. Renan a été néfaste. Il a rencontré dans cette île des admirateurs plus nombreux et plus passionnés encore qu'en France. C'est que le sol protestant est particulièrement apte à la culture du doute, et la Grande-Bretagne était mûre pour recueillir à nouveau les fruits empoisonnés de ses déistes, transformés d'abord par les philosophes du XVIII^e siècle et ensuite par les exégètes allemands. Avec ses goûts cosmopolites, l'Anglais est allé s'asseoir

¹ A. Peyrat, *Histoire élémentaire et critique de Jésus*, 1864; Rodrigues-Henriques, *Les origines du sermon sur la montagne*, 1867; *La justice de Dieu, introduction à l'histoire des judéo-chrétiens*, 1868; *Le roi des Juifs*, 1870; *Saint Pierre*, 1872; E. Havet, *Jésus dans l'histoire*, 1863; *Le Christianisme et ses origines*, 4 in-8°, 1872-1884 (en voir la réfutation par P. Allard, dans la *Revue des questions historiques*, avril 1886, p. 585-592); P. Larroque, *Opinion des déistes rationalistes sur la vie de Jésus selon M. Renan*, 1863; J. Soury, *Jésus et les Évangiles*, 1878, traduit en anglais et publié par la Free-Thought Publishing Company, sous le titre de *Morbid Psychology, studies on Jesus and the Gospels*, in-8°, Londres, 1881; M. Vernes, *Le peuple d'Israël et ses espérances relatives à son avenir depuis les origines jusqu'à l'époque persane*, 1872; *Histoire des idées messianiques depuis Alexandre jusqu'à l'empereur Hadrien*, 1874.

sur les bancs des universités de Halle, de Berlin et de Tubingue, et il en est revenu tout enfariné du *farrago* germanique. On a traduit en sa langue les principales productions des rationalistes d'outre-Rhin, mais elles ont une saveur âpre et rebutante; M. Renan a paru avec son style facile et son dédain transcendant, et il a été le bienvenu. La croyance au surnaturel et à la révélation a déchu avec une rapidité effrayante, et des ministres en plein exercice, un évêque anglican prêchant le Christianisme aux païens ont osé écrire ce que le dilettante français lui-même n'avait osé publier qu'après avoir quitté l'habit ecclésiastique dont il avait été quelque temps revêtu.

En 1860 parurent les *Essays and Reviews* dont la plupart des auteurs appartenaient au clergé de l'Église établie. Un chapelain de la reine Victoria, le D^r Temple, y développe la thèse de Lessing sur l'éducation de l'humanité et le développement naturel de la religion. D'autres écrivains posent des principes pour l'interprétation de l'Écriture ou bien les appliquent, d'après les théories des libres-penseurs. Bientôt après le D^r J. W. Colenso († 1883) marche sur leurs traces. Il s'était fait connaître en Angleterre par deux excellents traités d'algèbre et de mathématiques. Le gouvernement anglais voulut le récompenser de sa science en mathématiques par des dignités ecclésiastiques. Il fut nommé en 1853 à l'évêché de Natal qu'on venait de fonder dans la colonie de ce nom et on le chargea d'évangéliser les Cafres. Il traduisit en zoulou le Nouveau Testament et une partie de l'Ancien. On raconte que les indigènes lui ayant fait sur

la religion des objections auxquelles il ne sut pas répondre, l'évêque anglican perdit la foi. Il publia d'abord une *Lettre à l'archevêque de Cantorbéry* dans laquelle il défendit la polygamie et soutint qu'il ne fallait point obliger les païens convertis qui avaient plusieurs femmes à n'en conserver qu'une. Plus tard, le scandale augmenta encore. Dans son *Pentateuque*¹, il enseigna que les livres attribués à Moïse ne sont qu'un tissu de mythes et d'allégories, sans caractère historique. Il n'en prétendit pas moins rester évêque de Natal. Le D^r Gray, évêque du Cap, le déposa solennellement en qualité de métropolitain de l'Afrique méridionale, mais le prélat incrédule fit appel au comité du conseil privé qui était présidé par un sceptique, lord Westbury. Ce comité le rétablit et ordonna que son traitement lui serait payé avec tous les arrérages retenus depuis sa déposition. Pendant le procès, les admirateurs de l'évêque incroyant lui avaient offert quatre-vingt mille francs, fruit d'une souscription. Son apostasie lui devenait ainsi profitable. La Société biblique, pour donner un pasteur aux protestants fidèles de Natal fut obligée de leur envoyer à ses frais un orthodoxe. Colenso a touché jusqu'à la fin de sa vie le gros traitement qui lui avait été alloué pour prêcher une religion à laquelle il ne croyait plus.

L'histoire de l'évêque de Natal manifeste d'une manière

¹ *The Pentateuch and book of Joshua critically examined*, 7 in-8°, Londres, 1862-1879. Voir t. I, p. vi. Colenso résume la critique allemande, il n'a pas cependant trouvé grâce devant elle. Voir Bleek-Wellhausen, *Einleitung in das alte Testament*, 4^e édit., p. 154. Sur Colenso, voir *Academy*, 30 juin 1883, p. 455-456.

sensible les progrès de l'incrédulité en Angleterre et combien grand y est le nombre de ceux qui ne croient plus au caractère surnaturel de la Bible. Les livres, les articles de revue inspirés par la critique négative d'outre-Rhin y paraissent en foule. L'*Ecce homo*¹, qui conformément à son titre ne nous montre que l'homme en Jésus, y a eu un succès prodigieux. Les éditions de *Littérature and Dogma*, dans lequel M. Matthew Arnold prétend qu'on a pris dans la Bible de la littérature pour des dogmes, et que « la devise tant aimée du protestantisme : *La Bible, toute la Bible, rien que la Bible*, est ingénieusement absurde², » s'y sont succédé avec rapidité. Une œuvre anonyme, intitulée *Supernatural Religion* et résumant toutes les objections des Allemands incrédules contre les Écritures et le Christianisme, y a produit un plus vif émoi et rencontré d'innombrables admirateurs à côté de fermes contradicteurs. L'auteur fait une guerre en règle aux miracles; il attaque longuement, sans jamais se lasser, l'authenticité des Évangiles et des Actes des Apôtres. Il conclut son livre en disant :

La raison et l'expérience nous empêchent de penser que nous puissions acquérir des connaissances autrement que par

¹ *Ecce homo, a Survey of the Life and Work of Jesus-Christ*, 1863. L'auteur, demeuré d'abord inconnu, est M. Seeley. Il a publié, en 1882, *Natural Religion*, qui est la négation de l'ordre surnaturel. Voir p. 258.

² *Littérature and Dogma*, p. xxix, 3^e édit., 1873. Traduit en français sous le titre de *La crise religieuse*, in-8°, Paris, 1876, p. xix.

des canaux naturels. Nous pourrions aussi bien espérer être nourris surnaturellement... Nous devons être certains que les connaissances qui sont au delà de la portée de notre raison nous sont aussi inutiles qu'inaccessibles. Nous gagnons plus que nous ne perdons quand, à notre réveil, nous découvrons que notre théologie est une invention humaine et notre eschatologie un mauvais rêve. Nous sommes affranchis de ces démons incubes de la basse mythologie hébraïque et de ces doctrines de gouvernement divin qui outragent la morale et mettent la cruauté et l'injustice à la place de la sainteté. Si nous devons abandonner les visions anthropomorphiques d'une félicité future, caressée avec amour, mais dont les détails sont d'une obscurité insondable et procurent une joie fort douteuse, nous sommes du moins délivrés des discussions futiles sur le sens d'*αἰώνιος*, et nos espérances ne sont plus assombries par le doute si l'espèce humaine sera torturée dans l'enfer pendant une éternité ou seulement pendant de longs siècles. Il peut ne plus y avoir à la fin de la vie la perspective du ciel, étincelant de l'éclat d'une imagination apocalyptique, mais il n'y aura pas du moins l'horreur inexprimable d'un purgatoire ou d'un enfer, aux flammes livides, consumant les victimes désespérées d'un créateur injuste mais tout-puissant. Pour faire accepter des conceptions aussi révoltantes comme formant une partie de la « Révélation divine, » il serait nécessaire de prouver que l'homme est incompetent pour juger des voies du Dieu de la révélation; il faudrait supposer que ce Dieu n'est point doué de justice et de miséricorde; il faudrait pour obéir à un despote qui a pour lui la force appeler le mal bien et le bien mal. Mais nous pouvons secouer de nos épaules le joug d'un pareil raisonnement et le rendre à la superstition juive d'où il nous est venu. Les mythes perdent leur puissance et leur influence, quand on découvre qu'ils sont sans fondement;

ainsi le pouvoir du Christianisme surnaturel disparaîtra un jour, on n'en saurait douter¹.

Voilà à quelles négations radicales le rationalisme allemand a mené ses adeptes. Strauss, dans son dernier ouvrage, *L'ancienne et la nouvelle foi*, avait tenu un langage tout à fait semblable. L'auteur de *Supernatural Religion* a exactement résumé dans ces lignes finales les conclusions auxquelles conduit logiquement la critique négative et qu'avouent une partie de ses adeptes : la destruction de toute religion, et, par une conséquence inévitable, la ruine de tout ordre social et de toute morale.

¹ *Supernatural Religion, an Inquiry into the reality of divine Revelation*, 3 in-8°, Londres, édit. de 1879, t. III, p. 585-586.